

Série « Documents » n° 14B

La liturgie eucharistique
Journées de pastorale.
Eegenhoven

21-24 août 1961

Jean BOUVY s.j. (Dir.)

Publié sur le site : www.pastoralis.org en juin 2017



LA LITURGIE DE LA PAROLE

par le P. Joseph GELINEAU.

C'est un sujet typiquement pastoral et je le traiterai de cette manière en justifiant théologiquement ou liturgiquement les choses que je pourrai avancer .

La division de la Messe se fait habituellement en "Liturgie de la Parole" - "Liturgie Eucharistique". La distinction "Liturgie des Catéchumènes - Liturgie des Fidèles" est moins bonne : la coupure en effet ne se fait pas au même endroit et d'autre part, la discipline catéchuménale a disparu en fait.

La partie importante de la Messe - la partie Eucharistique - refait ce que Jésus a fait à la Cène : c'est le Repas du Seigneur ; et ce qui apparaît dans la Messe ce sont les gestes d'un repas (depuis l'Offertoire jusqu'à la Communion). C'est donc autour du Repas du Seigneur qu'est centrée la célébration visible de l'Eucharistie.

La première partie, au contraire, est centrée autour de l'annonce de la Parole du Salut. C'est pourquoi on l'appelle très justement soit la "Liturgie de la Parole", soit la "Liturgie évangélique".

Il y a d'ailleurs un lien très profond entre ces deux parties de la Messe : il y a comme une double nourriture : le Pain de la Parole et le Pain de l'Eucharistie. A comparer avec les deux parties du chap. 6 de saint Jean.

Lien intime de ces deux parties de la Messe qui restent toutefois séparables : par ex. dans certaines célébrations a-liturgiques ; durant le Carême, au rite oriental, et notre office du Vendredi-Saint. Mais normalement, la liturgie de la Parole doit précéder la liturgie eucharistique, car nous ne pouvons célébrer le Repas du Seigneur que si nous savons ce qu'il signifie, c'est-à-dire si nous avons été évangélisés. D'une part, on peut dire, avec le Directoire de France, que la liturgie eucharistique réalise ce que la liturgie de la Parole annonce ; la réalisation est d'ordre sacramentel. D'autre part, c'est la liturgie de la Parole qui éclaire, qui illumine le contenu de la liturgie eucharistique et qui permet de comprendre le signe du sacrement.

Notre première partie de la messe est double. Elle comprend la liturgie de la Parole proprement dite, qui commence avec l'épître (au temps de saint Augustin, la Messe commençait ex abrupto avec la première lecture). Ensuite on a pensé qu'il était bon de mettre un porche à cette liturgie de la Parole : rappel de l'office matinal soudé à la Messe (le Gloria, par exemple, avant d'être un hymne de la Messe, est un hymne du matin, resté comme tel dans les rites orientaux). La Messe se présente exactement comme une église :

On y entre par un porche ou narthex : c'est le "rite d'entrée" (jusqu'à la Collecte).

On pénètre ensuite dans la nef : liturgie évangélique (jusqu'à l'Offertoire).

Enfin on arrive au Sanctuaire : liturgie eucharistique (jusqu'à la Communion).

I. LE RITE D'ENTREE.

Du point de vue liturgique, le rite d'entrée a peu d'importance dans la Messe, mais pastoralement il a une importance considérable et cet élément pose le plus de problèmes concrets, pratiques, dans les messes. Ce rite se résume pédagogiquement en deux mots : "On vient prier" : une procession d'entrée et une prière finale (collecte), auxquelles vient s'adjoindre la litanie du Kyrie (et le Gloria, dans la liturgie romaine et à certaines occasions, seulement).

1. L'élément principal est "la procession d'entrée". Une remarque : quand on veut interpréter un rite, il ne faut jamais partir des textes, mais partir des gestes ! Il faut voir le Célébrant entrer avec ses ministres pendant qu'on chante et l'on comprend que l'Introït est avant tout une procession, une procession d'entrée du Président de l'Assemblée - procession pendant laquelle on chante, on chante un psaume (ceci est propre à la liturgie romaine ; dans la liturgie orientale, on préfère des hymnes). Ce psaume est de type spécial : on l'appelle "antiphona ad introïtum" ; il faut traduire antiphone ou psaume antiphonique : c'est une certaine manière de chanter le psaume (un soliste chante les versets et, entre chaque verset, on intercale un refrain chanté alternativement par les deux parties de l'assemblée - voix contre voix, d'où antiphonique). On retrouve cette structure dans tous nos introïts : antienne, verset du psaume (la suite manque), Gloria, antienne. Que peut-on faire pratiquement ?

A. Dans la missa lecta : il faut essayer de commencer par un chant ; si possible en prenant le psaume du jour, mais sans en être esclave... Si un bon cantique peut mieux mettre dans l'atmosphère de la fête, n'hésitons pas à le choisir. Ou bien on peut déjà commencer une litanie du Kyrie - ou bien rester en silence (inviter les élèves à se recueillir).

B. A la Messe chantée : il y a quelques problèmes ! Nous nous trouvons devant un répertoire de musique liturgique qui correspond à une certaine époque de la liturgie déjà décadente : l'époque romano-franque où on avait perdu le sens initial des fonctions.

EXCURSUS. On englobe sous le terme "chant grégorien" toute espèce de musique... c'est une dénomination exclusivement canonique, pour désigner les mélodies approuvées par l'Eglise. Cela recouvre des musiques très différentes, à travers quinze siècles d'histoire. On peut distinguer, dans ce qu'on nomme communément "chant grégorien", au moins cinq secteurs totalement différents :

a) la couche la plus fondamentale du grégorien constituée par les "récitatifs c'est-à-dire les dialogues du célébrant et du peuple, et les prières du célébrant. Mélodies obligatoires dans le rite romain. Elles remontent, dans leur structure, au début du christianisme, voire au milieu juif. C'est un texte rythmo-mélodique (cfr l'admirable mélodie de la préface). Cette couche est fondamentalement inscrite dans le rite chrétien ; on ne peut y toucher.

b) la couche du chant du peuple : refrains psalmiques qui ont presque tous disparu de notre missel noté - on ne les trouve plus que dans les refrains de Matines. Il y a là des merveilles, par ex. Matines de Noël : "Notum fecit Dominus, alleluia, salutare suum, alleluia". C'est là la véritable musique populaire... antérieure à saint Grégoire ! Couche permanente qui a valeur de modèle.

c) élaboration mélodique de la période romano-franque qui s'est fixée dans l'empire carolingien d'où viennent toutes les pièces du propre ; pièces très élaborées, ornées - destinées uniquement à une schola. Musique qui sort du latin, mélodie remarquable mais non populaire ! On compense alors par la musique certaines choses perdues (cfr le Graduel).

d) le répertoire de l'Ordinaire de la Messe - depuis le Sanctus ferial qui est le Sanctus idéal... hélas collé à la Messe des Morts ! Les Sanctus musicaux n'ont commencé qu'au XIe s. Encore, le Gloria XV, datant sans doute du 2d siècle. Puis un magma énorme de musiques très différentes jusqu'au XVe s. Mais la seule chose essentielle, c'est la fonction du chant. Il faut donc choisir les pièces les plus adaptées au peuple.

e) un répertoire populaire composé d'hymnes, équivalents de nos cantiques actuels (musique faite sur le mètre prosodique), dont nous gardons des vestiges dans les hymnes de certaines fêtes.

Revenons à la structure de l'Introït. L'antienne ne peut en être chantée par le peuple. Il faut reprendre, dans les antiphonaires du VIIIe s., le "versus ad repetendum" - un des versets du psaume, très bref, que l'on reprend entre chaque verset (cfr la revue Eglise qui chante). Le Psaume d'entrée, et l'Introït, retrouveraient ainsi leur fonction.

2. Le KYRIE est à l'origine, une litanie : intentions proclamées par le diacre. Petit à petit on a supprimé les intentions ; puis, pour une raison trinitaire, on a mis 3 Kyrie, 3 Christe, 3 Kyrie. Du point de vue pastoral, il faut redonner des intentions : ou bien globalement, avant les Kyrie - ou mieux, avant chaque invocation (trois intentions suffisent).

Il vaut mieux aussi prendre la division ternaire : le diacre donne l'intention, le soliste entonne le premier Kyrie, la schola prend le second, la foule le troisième. Ne l'oublions pas, il s'agit d'un cri de supplication. Il faut donc se remettre dans la vérité intrinsèque de ce cri de supplication pour choisir la musique qui convient.

3. Le GLORIA a été joint au Kyrie. Selon saint Paul, l'action de grâce doit accompagner la supplication. A l'origine il s'agit d'un hymne du matin. Dans une messe lue, il faut le dialoguer, sans le majorer : c'est un élément secondaire, adventice. Le Kyrie reste plus important. Dans une messe chantée, à chanter en alternant avec la chorale.

4. La COLLECTE est la conclusion de ce rite d'entrée. Le Célébrant n'est pas encore intervenu. Le Prêtre salue d'abord l'assemblée pour s'assurer que le peuple est bien avec lui et prêt à prier avec lui : "Dominus vobiscum". Faisons notre possible pour

que l'on prie, au moment où le Célébrant nous y invite : "Oremus". Il faut là un moment de silence, ou un invitoire par le commentateur. Le Célébrant seul récite la prière, à laquelle la foule répond "Amen". Prière de l'assemblée par la voix du célébrant.

II. LA LITURGIE DE LA PAROLE.

La liturgie évangélique contient les éléments fondamentaux du culte chrétien - que l'on retrouve dans toutes les célébrations proprement chrétiennes - et que le P. Jungmann a magnifiquement analysées dans son petit livre : Des lois de la célébration liturgique (Cerf, Paris). Le culte chrétien est composé essentiellement de trois éléments : la lecture, le chant, la prière. Cela se voit partout chez les Pères. Il faut ces trois éléments pour être dans la vraie tradition de la prière de l'Eglise. (La prière se décompose en deux : prière du peuple et prière du célébrant).

Cet enchaînement ne fait que reprendre tout le mouvement de l'histoire du Salut. Il n'y a là rien de gratuit. Nous avons toujours à reparcourir l'histoire du salut. La lecture marque l'initiative de Dieu : la révélation qu'Il nous fait du Salut. Puis, nous y adhérons dans une foi d'Eglise, par le chant, un psaume, réponse à la Parole de Dieu. Ensuite, il reste que nous sommes pécheurs, il faut prier aux intentions de toute l'Eglise ; prière que le prêtre conclut, en passant par le Seul Médiateur : Notre Seigneur Jésus-Christ. Mouvement de l'histoire du Salut qu'il faut reparcourir à chaque célébration, à chaque Messe.

Ces éléments se retrouvent dans tout le culte chrétien : cfr l'Office du Samedi-Saint (vestige de l'antique vigile populaire) ; les Grandes prières du Vendredi-Saint ; les Heures du Bréviaire (après la psalmodie, le capitule qui est lecture, puis le répons bref et l'oraison du jour).

À la Messe, nous avons : l'Épître, suivie du Graduel (et de l'Alleluia), puis on recommence : Évangile, puis Credo, enfin "Oremus"... et on ne prie pas !!! Dans les liturgies orientales, c'est ici l'Oratio fidelium qui vient conclure la liturgie de la Parole.

1. L'ÉPITRE. Remarque préalable : l'annonce de la Parole de Dieu comporte plusieurs formes : l'une utilise la Parole seule, l'autre utilise le sacrement (geste et parole). C'est là la plus grande annonce du mystère chrétien. Le rite sacramentel est une annonce supérieure à toute autre, parce qu'il est efficace : ici la Parole réalise ce qu'elle annonce. Mais l'annonce ordinaire et développée se fait par la Parole, c'est-à-dire, de façon indissociable, par la lecture de l'Écriture et la prédication. N'oublions pas le rôle de la prédication : prêcher le Christ ! L'homélie est partie intégrante de la liturgie. Si on se contente de lire matériellement l'Écriture, sans que cela ne profite à personne, nous n'aurons pas annoncé la Parole de Dieu. (Il vaut mieux parfois, dans un collège, ne pas lire une épître incompréhensible et la remplacer par quelques mots d'évangélisation réelle).

2. Le GRADUEL est un psaume responsorial - conçu lui-même à l'origine comme une lecture. Ce psaume était récité à l'ambon par un psalmiste, ou lecteur spécialisé. Entre chaque verset, tout le peuple répondait : "Gloire à toi, Seigneur" ou quelque chose de semblable. Aujourd'hui, le Graduel est la pièce de chant la plus

déformée de la Messe. Très ornée musicalement. On n'entend même plus le texte chanté qui est réduit à deux versets. - A la messe lue, on peut restaurer quelque chose ; c'est le psaume le plus ancien de la Messe : il faut laisser du vide entre les lectures, permettre de prier par le chant. Récitation des versets par un psalmiste à l'ambon et reprise d'un refrain simple par le peuple (par ex. l'Alleluia, simplement).

3. L'ALLELUIA semble un doublet ! Cela provient du fait qu'il y avait autrefois trois lectures, avec donc deux chants intercalaires : le graduel suivait la lecture tirée de l'Ancien Testament et l'Alleluia suivait l'épître. Ce chant prépare la procession de l'Evangile. C'est un chant de louange au Christ dans son Evangile. Il a tout son sens dans la Messe solennelle, quand il y a une procession d'Evangile pendant laquelle il faut chanter cette pièce. A la messe lue, on peut le laisser tomber. Si la foule peut reprendre l'Alleluia, on peut très bien, dans une messe chantée, lui rendre cette acclamation.

4. L'EVANGILE - rien de spécial à en dire. Mais, du point de vue technique, apprenons à lire (maintenant surtout que nous devons le "proclamer" en langue vulgaire). Lire (aussi bien en latin qu'en français) de telle manière que cela semble un texte sacré, proclamation d'un texte que l'on transmet. On n'a pas le droit de l'interpréter, de le rendre à notre façon ! Apprendre à restituer un texte (cfr certains enregistrements de J.-L. Barrault). Travail technique essentiel à notre fonction, à notre ministère - et qui doit être entrepris résolument dans nos scolasticats.

5. L'HOMELIE (cfr autre conférence). Enfin, il devrait y avoir ici la prière des fidèles. Elle n'est pas actuellement dans la liturgie solennelle. Mais, dans une messe lue, il est très intéressant de restituer une prière des fidèles à l'Offertoire (cfr conférence sur la "Liturgie eucharistique").

L'HOMÉLIE

par le R.P. Jean-Marie DOUTRELEPONT.

Deux notes marquent le mouvement liturgique contemporain : au plan pastoral, le désir de mettre davantage les fidèles en contact avec le Mystère, de manière intelligible pour eux ; au plan doctrinal, la compréhension, avec Dom Casel, de l'actualisation du Mystère, de son actualité pour nous, de la manière dont actuellement le Christ est présent parmi nous pour continuer à faire sa Geste salvatrice. Ces deux notes donnent son vrai sens à l'homélie.

1) Elle est un commentaire de la Parole de Dieu que nous livre la liturgie : il s'agit de commenter, d'expliquer ce qui vient d'être lu dans les textes de la messe : non pas seulement traduire mais préciser.

2) Elle est également actualisation de la Bonne Nouvelle : on essaiera, en rejoignant les préoccupations de nos contemporains, de restituer au dogme sa densité existentielle, temporelle. En partant d'une lecture de la messe, d'un verset, d'une oraison, voire de l'idée d'ensemble de la messe, on en ouvrira le sens en montrant comment ce sens rejoint les préoccupations et les désirs de ceux qui écoutent. De là ressort son rôle dans la célébration du Sacrifice : elle n'est pas une enclave, comme le sont souvent et, je crois, fatalement les sermons : l'homélie n'est qu'un humble commentaire de ce qui a été lu ; c'est le moment, et le seul, où le célébrant jouisse d'un peu de liberté dans la célébration ; et il est logique que ce soit alors, car il s'agit pour lui, président de l'assemblée, de montrer à ceux qui prennent part au Sacrifice comment les lectures bibliques s'actualisent pour eux, comment elles se réalisent dans leur vie de chrétiens de 1961. L'homélie est dès lors une charnière, elle est un sommet et un seuil. Elle est au sommet, au faite de la liturgie de la Parole ; elle achève le premier partage, celui de la Parole, en lui donnant tout son sens "pour aujourd'hui". Elle est un seuil : elle dit comment "hic et nunc" va se vivre le Mystère eucharistique d'aujourd'hui.

Ces deux caractères de l'homélie : explication et actualisation de la parole de Dieu, font qu'elle prend son origine dans une vue juste, théologique, de la vie spirituelle :

1) Le premier élément, c'est que l'homélie s'enracine dans la conviction, qui est nôtre, de l'importance essentielle de la Parole de Dieu, et cela, c'est d'abord la Tradition de l'Eglise. Sans doute la prédication des apôtres doit être le prototype de la nôtre ; leur prédication (il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir le livre des Actes) était-elle autre chose qu'un commentaire du Mystère du Christ, de sa Parole ? Ce qu'ils voulaient, c'était bien disparaître eux-mêmes pour être simplement les "serviteurs de la Parole" ; "Hyperetai tou logou" (Luc, I, 3).

C'est un fait significatif que le mot grec qui désigne l'é-

vangélisation est "kêrussein" c'est-à-dire être le héraut du Roi : proclamer non pas son propre message mais celui de Dieu, dire la Parole du Christ ; les Pères de l'Eglise ont continué dans la même ligne et la grande tradition catholique l'a toujours compris de la sorte jusqu'à nos jours même si la polémique anti-protestante et le rationalisme du XVIIIe siècle l'ont fait un peu oublier à certains esprits exagérément soucieux de conformisme moral et de justifications rationnelles.

Conviction, Foi en cette Parole parce que notre religion est historique : le Christ n'est pas un mythe. Il a vécu, Il a parlé et c'était pour nous. Le danger est d'ailleurs toujours de l'oublier, à notre époque plus qu'à toute autre.

Foi en la Parole de Dieu parce qu'Elle est première dans une vie de chrétien : c'est toujours le "Prior dilexit nos" le "Non vos me elegistis sed Ego elegi vos", le primat de Dieu sur notre initiative personnelle : de là découle la nécessité primordiale de nous laisser saisir par Dieu, par sa Parole, d'entendre son Appel. Souveraine initiative du Seigneur : l'homélie s'appuie sur ce principe essentiel de toute vie spirituelle : le prêtre qui la donne veut d'abord écouter ce que Dieu dit et puis seulement alors, saisi lui-même par la Parole, parler à ses frères.

C'est enfin la conviction de la Puissance unique de cette Parole. Ainsi que l'écrit fort bien l'Abbé Rauch dans le n° 16 de La Maison-Dieu : "C'est le mot Parole de Dieu (Debar Jahweh), que les Septante rendent par Logos, mot qui finit par acquérir dans les quatre évangiles la plénitude de sa signification. Déjà tout l'Ancien Testament nous apprend que (Debar), Logos, n'a pas seulement une signification de notion et de cognition, mais représente une dynamis, une force, une puissance. La Parole de Dieu est agissante, active, ou plutôt Dieu agit par sa Parole. Sa Parole est grâce ou jugement, vie ou mort, elle réjouit, elle console mais elle épouvante aussi, elle terrifie, elle brûle comme le feu, elle pénètre comme le glaive" (pp. 37-38). C'est cette foi dans le sens sacramentel, pour ainsi dire, de la Parole, signe de grâce, moyen de grâce, qui nous la fera aussi préférer aux nôtres.

2) Vue juste de la vie spirituelle que cette conception de l'homélie, en son second caractère également : un Mystère rendu actuel, car c'est bien une vue exacte des choses que cette vie du Christ qui se poursuit actuellement. Ce que Dieu a fait, Il le poursuit : pour Lui pas de mystère passé ou à venir, mais un éternel présent : suivant la phrase si pleine de sens de Saint Léon : "Ce qui était visible en Notre Rédempteur a passé maintenant dans les Mystères", le Mystère c'est le Christ qui continue à travers les siècles sa Rédemption ; et c'est le rôle merveilleux de l'homélie de le rappeler, de l'indiquer. Par l'homélie, c'est telle communauté locale et temporelle (mon groupe de classe de 1961-1962, mes retraitants de septembre 1961) qui reçoit la Parole vivante, actuelle pour eux que leur adresse le Christ aussi présent parmi eux qu'Il l'était jadis parmi ses contemporains.

Tout comme son sens théologique, les deux notes de l'homélie nous disent les conditions à remplir par elle pour satisfaire à sa mission. Elle est Parole de Dieu, ou tout au moins commentaire de cette Parole. A nous qui faisons l'homélie doit s'appliquer le conseil de saint Jérôme à un prêtre de ses amis : "Nolo te declamatorem esse, sed mysteriorum peritum et sacramentorum Dei Tui eruditissimum".

Cette Parole, il nous faut—évidemment l'avoir reçue d'abord nous-mêmes : une découverte, une compréhension notionnelle est sans doute nécessaire : bien que le temps nous fasse défaut si souvent, il nous faudrait poursuivre au cours de lectures spirituelles l'étude commencée en théologie. Mais s'il faut aller à la vérité avec toute son âme, comme le dit dans Immanence et Transcendance quelqu'un qui fut notre maître jadis à Saint Albert, le P. A. Grégoire, cela vaut a fortiori de l'Écriture. Il faut avoir prié l'Écriture, s'en être imprégné, en particulier au contact de la liturgie (songeons au second mode de prier de saint Ignace, à la "lectio divina" traditionnelle dans la piété monastique), s'être, dans la prière, laissé saisir par la Parole de Dieu et par sa Force, pour alors la redonner à ceux qui nous écoutent. Et il faut aller plus loin et reconnaître que notre homélie est conditionnée par notre vie. Ce n'est pas la sainteté du prédicateur qui produira la Parole mais, comme l'écrivait fort bien le P. Hamer dans la Revue Nouvelle : "Le prédicateur peut se prêter plus ou moins à la transmission, à l'atmosphère plus ou moins chargée de brume, et plus ou moins laisser passer les rayons du soleil". Oui, il nous faut tout faire pour nous laisser saisir par la parole de Dieu dans cette conviction bien arrêtée que l'on ne peut être le prêtre d'une religion dont on n'est pas d'abord le fidèle. Il faut avoir écouté la Parole humblement, pour seulement alors la transmettre.

Pour être actualisation de la Parole de Dieu l'homélie doit remplir d'autres conditions encore : elle doit faire le joint entre la réalité éternelle de la Parole de Dieu et la réalité quotidienne de la vie de nos auditeurs. Pour cela, il faudra certes que nous comprenions par exemple la péricope d'évangile, mais aussi que nous soyons capables d'amener les fidèles, avec leurs soucis et leurs joies du moment, à communier avec la vérité éternelle qui se trouve dans la péricope en question. Une homélie à la messe de minuit aura un autre ton dans la paix du 25 décembre 1959 et dans les craintes du temps de grève en décembre 1960... Ainsi l'homélie impose au prédicateur de nouvelles exigences, car il lui faut vivre avec ses contemporains : chercher les occasions de les découvrir tels qu'ils sont, avec leurs richesses et avec leurs défauts, leurs appréhensions, leur existence familiale et sociale, mais, plus profondément encore, les prendre en charge, vivre avec eux, leurs aspirations et leurs peines. Pour bien faire une homélie, il faudrait au fond, savoir beaucoup écouter ! C'est à cette seule condition que nous pourrions vraiment actualiser le mystère. En somme, il faut redécouvrir la Parole de Dieu et puis le climat de la vie des hommes ou plutôt aller de l'une à l'autre, l'une conditionnant l'autre : découvrir le sens de la Parole de Dieu dans leur vie de tous les jours cela demande finalement de nous une seule attitude : le détachement dans l'humilité : humilité pour écouter la Parole, nous laisser humblement prendre par elle, humilité pour écouter nos frères, les prendre là où ils sont, non pas où nous voudrions, nous, qu'ils soient, les écouter et alors leur donner l'actualité du Mystère.

On objectera : et le sermon traditionnel ? Nous avons dit plus haut que l'homélie n'était pas moins traditionnelle, jusqu'à la fin du moyen âge. Disons d'autre part qu'il ne s'agit pas d'abandonner d'autres genres de prédication. Sans rejeter le sermon

plus classique, il s'agit tout simplement d'accorder à l'homélie la place d'honneur qu'elle mérite. Loin d'être un intermède dans la liturgie, elle en fait partie intégrante à tel point que certains inclinent à y voir un geste liturgique. Telle Revue donne bien de temps à autre des plans de sermons basés sur la liturgie des divers dimanches ; à mon avis cela ne résoud pas toute difficulté. Avouons que l'on tâtonne encore et qu'il faut toujours du temps pour trouver. Il ne faut pas être des fanatiques de telle ou telle expérience : le Seigneur disait : "Oportebat haec facere et illa non omittere". Il faut certes continuer à prêcher le dogme de façon systématique mais il faut tout autant respecter l'unité d'une célébration : il est un moment pour chaque chose : souhaitons que l'on découvre ces divers moments...

A présent, je voudrais vous dire très simplement les avantages que j'ai trouvés à faire une homélie, à Arlon, soit à l'église aux fêtes ou aux dimanches ordinaires, soit à des messes de clôture de retraite, à des messes pour les oeuvres, à certaines messes qui rassemblent toute la communauté. En général, je pars de l'Evangile du jour mais parfois aussi d'un verset (du graduel par exemple) ou encore de l'idée générale de l'office, encore qu'il faille faire attention à ne pas donner, à la manière des missels d'avant-guerre, une simple explication historico-liturgique peu nourrissante, surtout pour nos contemporains. Le premier avantage que j'ai relevé, c'est qu'une force, un charme mystérieux rayonne de cette Parole du Seigneur. Le Père Henusse aime à dire : Sentez-vous faiblir l'attention de votre auditoire ? Rappelez une parabole et dites simplement : "Un jour, Jésus...". Vous verrez un changement : tout le monde écoutera. Je crois l'avoir expérimenté : c'est d'ailleurs tout naturel ; tout naturel aussi que nous nous sentions par l'homélie plus adaptés à notre auditoire. Notre préoccupation, avon-nous dit, doit être de rejoindre les préoccupations des fidèles présents, au niveau même du Mystère que l'Eglise met sous nos yeux ce jour-là : l'éternel "hodie" des vêpres de grandes fêtes. Comment s'étonner si c'est la nourriture qu'ils semblent attendre : c'est bien celle que leur a préparée leur Mère, l'Eglise. J'ai souligné tout à l'heure le troisième avantage de l'homélie, qui est de lier organiquement la prédication et la célébration. On ne bouscule rien, surtout si le célébrant fait lui-même l'homélie. Le prédicateur n'est pas dans ce cas cette sorte d'intrus qui vient interrompre la messe pour traiter ce que nous appelons le thème du trimestre sans grand rapport avec la célébration du jour.

Dernier avantage de l'homélie, et non des moindres, sa brièveté. Brièveté qui permet un contact tellement plus vrai, plus frappant, brièveté qui permet aussi beaucoup de naturel au meilleur sens du mot : l'homélie exige nécessairement un engagement personnel du célébrant. Mais il pourra s'adapter tout naturellement aux dispositions immédiates de ceux qui l'écoutent, comme les siennes propres ont pu se modifier un peu depuis le début de la célébration.

Faut-il voir un avantage dans la préparation minime que semble requérir l'homélie ? Après quelques années, oui, au début, non. La préparation lointaine d'une bonne pratique de l'homélie n'est pas peu de chose. Il faudra méditer et contempler l'Écriture, saisir les lois propres du genre littéraire dont elle relève,

34.

s'exercer longuement à acquérir les qualités d'élocution, de ton, de style, exigées par tout entretien public. L'homélie n'est pas une solution de facilité, non plus qu'une panacée universelle ; c'est simplement un geste naturel dans une célébration et le naturel, le vrai, est exigeant.

ECHANGE DE VUES

de mardi soir.

P. BOUVY. - Nous reprendrons tout d'abord deux questions laissées en suspens ce matin : 1) la préparation du cadre de la célébration ; 2) la formation des équipes liturgiques. Puis nous envisagerons les différents styles de messes. Pour la première question, nous pourrions demander l'avis du P. Gelineau.

P. GELINEAU. - Pour ce qui regarde le cadre de la célébration, il faut considérer deux choses : a) le lieu de culte et b) l'organisation du sanctuaire.

a) Le lieu de culte. Il faut, dans les collèges, une chapelle qui rassemble tout le monde et un certain nombre de petites chapelles pour messes de groupes. L'expérience prouve que les très grandes églises favorisent moins le culte que les églises de proportion plus modeste qui restent à échelle humaine. Aux messes de groupes les participants ne devraient pas dépasser la centaine ; une trentaine, c'est l'idéal. En principe, sauf pour le dimanche et les messes de communauté, il faut préférer les messes pour groupes restreints, même si elles doivent être moins fréquentes.

b) l'organisation du sanctuaire. Il faut organiser un culte personnel, centré non sur les choses, mais sur les personnes qui célèbrent, particulièrement le célébrant. On a connu dans l'histoire deux types de disposition des acteurs de la célébration. 1) Dans l'antiquité chrétienne, le culte s'organise autour des personnes dans un sanctuaire disposé de façon concentrique. Le presbyterium, d'une part, que préside l'évêque, et le peuple, d'autre part, entourent le lieu où se dérouleront la liturgie de la Parole et la liturgie eucharistique. C'est la disposition idéale. 2) Au moyen âge s'introduit la disposition en vaisseau. Elle exprime l'idée du peuple en marche à la suite du Christ Médiateur sacramentellement représenté par le prêtre, mais elle estompe l'idée que le Seigneur vient au milieu de son peuple.

Pour avoir un sanctuaire, il ne suffit pas d'un autel. Les centres du lieu du culte sont : 1) le siège du célébrant ; puis 2) l'ambon, pour la liturgie de la Parole ; enfin 3) l'autel, pour les célébrations eucharistiques. La coutume de conserver le Saint-Sacrement sur l'autel majeur a compliqué les choses, surtout dans les petites églises. Il convient souvent que l'autel du Saint-Sacrement, conçu pour favoriser au maximum la dévotion privée au Saint-Sacrement, soit différent de l'autel principal réservé au sacrifice eucharistique de l'assemblée complète.

Le commentateur se placera à l'endroit intermédiaire entre le sanctuaire, où se tient le presbyterium, et la nef, où se rassemble le peuple. C'est le lieu des diacres et de la communion des fidèles. N'étant pas ministre sacré, le commentateur se tiendra là, plus bas que le sanctuaire et comme en une seconde zone.

La chorale, qui fait idéalement la jonction entre la nef et le sanctuaire, se placera également dans cette zone intermédiaire. L'Instruction de la S.C.R. de 1958, n.67 demande qu'on place l'or-

gue à proximité du sanctuaire.

L'ambon : sa place est variable. Aujourd'hui, il est plus facile de le placer près du sanctuaire. C'est un lieu élevé, bien visible.

La hiérarchie des personnes doit se matérialiser dans l'architecture et dans le déroulement visuel de la célébration. Ce n'est que par la vue que l'on comprend certaines vérités liturgiques.

La chaire : elle se trouve là où elle est habituellement, au milieu de la nef, pour des raisons d'acoustique, et pour des raisons historiques de coïncidence entre un certain style d'architecture et le renouveau de la prédication. Aujourd'hui les possibilités de sonorisation permettent de placer le prédicateur à l'entrée du sanctuaire.

Le banc de communion et la communion à genoux. C'est l'usage de l'Occident. Il faut veiller à ne rien bouleverser. Foi et comportement vont ensemble. Selon l'usage antique et oriental, les fidèles communiaient debout. On peut souhaiter de voir rétablir le principe que ce sont les fidèles et non le célébrant qui doivent se déplacer.

P.COCHAUX. - Pour favoriser une entrée dans l'église digne et progressivement recueillie, on pourrait recourir à toutes les ressources du chant. Telle expérience montre que les enfants les plus turbulents s'apaisent lorsqu'on les fait entrer dans l'église en chantant.

P.BOUVY. - Un rôle préparatoire à la célébration ne revient-il pas également à l'équipe liturgique ?

Plusieurs Pères. - Sauf la répartition des fonctions avant telle célébration déterminée, il semble que l'on n'ait pas encore poussé bien loin la formation d'équipes liturgiques. Une des raisons de cette lacune est la surcharge des horaires.

R.P.PROVINCIAL. - Toute la vie interne de nos collèges devrait cependant s'ordonner à ce centre qu'est le culte. Peut-être faudrait-il songer à dégager l'avant-midi pour assurer une plus grande liberté des célébrations ? De plus, toute la préparation religieuse a une haute valeur pédagogique. Je suis prêt à accueillir toutes propositions concrètes.

Plusieurs Pères remarquent que dans les maisons de formation l'apprentissage plus poussé du chant sacré faciliterait la préparation immédiate des célébrations. Les textes pontificaux urgent cette formation au chant liturgique. Le chant sacré fait partie de l'équipement de ceux qui doivent faire prier les fidèles. Or, entre l'école primaire, où une demi-heure de chant est inscrite au programme obligatoire, et la fin des études sacerdotales, il y a une énorme lacune où la formation au chant est laissée aux bonnes volontés et aux initiatives sporadiques.

Un Père demande quelle importance il faut donner aux messes de groupes et aux messes de tout le collège. Il note l'utilité des messes de groupes pour donner aux enfants l'occasion d'approcher le mystère sacré. Cependant il est difficile de varier la participation à ces messes.

P.GELINEAU. - On ne peut célébrer tous les jours des messes où la participation des fidèles soit également minutieuse. Il faut laisser "souffler" les enfants et les laisser prier à leur façon, de

temps en temps, d'une manière plus détendue.

Il est important de déterminer un certain nombre de types fondamentaux de messes, pour assurer à la fois la variété et la formation.

a) messes "d'Eglise" (dans nos chapelles publiques), avec participation des adultes. Ce sont surtout les messes des dimanches et des grandes fêtes. Elles seront chantées ou solennelles.

b) messes du collège, ou "de communauté", avec les moyens d'expression du collège (chorale, servants, lecteurs). Messes lues avec chants. Une fois par semaine.

c) messes par petits groupes, pour faire découvrir certains aspects profonds. Le célébrant y aura un rôle majeur. S'il est seul, il pourra faire quelques commentaires et préparer les enfants à remplir des fonctions déterminées dans la célébration.

d) messe quotidienne et commune. Attention au dégoût que peut provoquer une participation trop chargée. Laisser pas mal de silence entre les prières et chants communs ; inviter de temps en temps à suivre la messe dans le missel. La liturgie eucharistique pose moins de problèmes que la liturgie de la parole. La principale difficulté de celle-ci est sa densité et la multiplicité d'éléments brefs dans un rythme trop rapide qui empêche qu'on puisse profiter vraiment de chacun. Aussi, il ne faut pas toujours chercher à tout faire. Respecter le schéma : lecture, chant, prière. Les textes des messes du commun ou du propre n'étant pas toujours satisfaisants, la lecture pourrait parfois être choisie pour former une sorte de lectio continua plusieurs jours de suite. A l'offertoire, on la fait suivre des grandes intentions litaniques. Le chant initial peut durer plus longtemps. En résumé : la première partie de la messe comprendrait : 1) un chant assez long ; 2) une lecture ample, présentée ou glosée ; 3) une prière d'intercession. En toute hypothèse, veiller à ne pas faire trop de choses en trop peu de temps. Que la participation à la messe ne devienne pas une gymnastique sacrée. Il faut prendre du loisir, pour atteindre à l'intériorité de la prière. Dans tous les cas, on rejoindra la célébration pour la préface.. Comme participation à la liturgie eucharistique, on veillera surtout au dialogue de la préface et à l'Amen qui conclut le canon, ainsi qu'au chant ou à la récitation du Sanctus et du Pater.

Pour les messes de collège, la participation des Pères et des professeurs religieux et laïcs est d'une extrême importance pour que se manifeste la communauté de prière à l'intérieur d'un institut.

Dans la préparation de nos célébrations il y a un élément plus vaste et plus important : c'est la formation profonde à une culture à la fois humaine et religieuse et à toute la gamme de ses moyens d'expression. Ainsi la célébration sera pour nos élèves l'expression simple et vraie de leur vie de foi et de leur dignité, de leur fierté chrétiennes.